

## *Sciences et parasciences*

Ce que j'ai appelé le « nouvel obscurantisme », aujourd'hui se manifeste de mille manières dans notre société. C'est, par exemple, après ce qu'il est convenu d'appeler la mort des idéologies, la perte du sens de l'histoire, ou, disons pire, la vision fataliste d'une Histoire dont l'homme, ses volontés, ses plans, ses idéaux, serait définitivement exilé ; la vision défaitiste et craintive d'une Histoire faite de bruit et de fureur, dont nous ne pourrions que recueillir dans la passivité les balbutiements idiots. Le nouvel obscurantisme, c'est aussi, et par conséquent, la perte de l'idéal social. Parce que le « socialisme réel », c'est-à-dire un certain communisme, a connu la faillite, on dirait que toute espérance sociale, toute espérance de justice et d'égalité se trouve, dans nos esprits, frappée d'interdit. Comme si nous ne restions pas libres, en tout temps, de choisir cette espérance ; comme si ce n'était pas à nos volontés conjointes, mais à je ne sais quel mystérieux *Fatum*, de décider quelles valeurs nous allons défendre et quelle société nous allons bâtir. Comme si l'idée même de valeur n'était pas indissociable de celle de liberté.

Dès lors qu'on abdique sa propre liberté, et que l'on recommence à placer dans l'extériorité les forces qui gouvernent notre destinée, il est naturel que renaissent, parallèlement à nos désenchantements historiques et sociaux, des enchantements et des magies de toute sorte. Le nouvel obscurantisme, c'est alors dans nos esprits le retournement, en magie inquiétante, incompréhensible, de ce qui par excellence était le produit de notre intelligence ordonnatrice. Je veux parler de la science et de la technique. Comme dans les plus atroces histoires de

golems et d'apprentis sorciers, nous en arrivons à croire que nos inventions techniques nous échappent ou vont nous échapper, qu'elles sont douées d'une volonté propre, et que, de la centrale atomique au robot joueur d'échecs, les machines se sont emparées, pour les retourner contre nous, des pouvoirs que l'humanisme reconnaissait à l'homme : la volonté, l'intention, et surtout la liberté. On pourrait raconter toute l'histoire récente de l'électronique de loisirs comme une histoire de l'aliénation béate devant les prestiges dominateurs d'une réalité virtuelle et parallèle, dont nous sommes pourtant les seuls auteurs.

Fin de l'histoire, fin du social, fin de la science ordonnatrice du monde, et des techniques maîtrisées par leurs inventeurs : autant de fantasmes, autant de démissions, autant de confusions, qui toutes me paraissent procéder, chez l'homme, d'un étrange oubli de soi. Comme si nous avions perdu le courage et l'énergie d'assumer ce qui est le plus humain dans l'homme : l'union du rêve et de l'intelligence, l'autonomie morale et spirituelle, le travail conjoint de l'âme et de l'esprit. Comme si, pour tout dire, le sens de l'aventure humaine était perdu pour nous. Comme si nous avions, tout à fait littéralement, perdu la raison.

Vous pourriez vous étonner que ce soit un écrivain, plutôt qu'un homme de science, qui consacre du temps à réhabiliter la raison, et qui s'en prene, comme je vais le faire à l'instant, à l'une des manifestations les plus consternantes du nouvel obscurantisme aujourd'hui, je veux parler de ce qu'on appelle les parasciences, astrologie, numérologie, géobiologie, psychokinèse, qui connaissent en cette fin de siècle et de millénaire un regain de faveur. Comment se fait-il qu'un écrivain, c'est-à-dire un homme censé vivre dans l'imaginaire et l'irrationnel, consacre du temps à combattre des disciplines, ou présumées telles, qui apparemment veulent donner ou redonner ses lettres de noblesse à l'irrationnel ? L'écrivain ne devrait-il

pas être l'allié naturel des parasciences, plutôt que son pointilleux adversaire ? Ne doit-il pas aimer, plus que tout autre, qu'on lui parle de forces occultes, d'ondes frissonnantes et de visites extraterrestres ?

La réponse est sans équivoque. L'écrivain ne peut qu'être l'adversaire de ces fadaises, l'adversaire des parasciences, pointilleux peut-être mais passionné sans nul doute. Pourquoi ? Parce que l'écrivain, sans prétendre jamais détenir la vérité sur l'homme, prétend être l'ennemi du mensonge sur l'homme, et que les parasciences, hélas, ne sont guère animées du même souci. Je reviendrai, en conclusion, sur cet aspect des choses, évidemment essentiel à mes yeux. Dans cette conférence, néanmoins, je n'opposerai pas les parasciences à la littérature, mais bien aux sciences. Si je me sens à l'aise pour le faire, en tant qu'écrivain, c'est parce que, j'en suis persuadé, l'entreprise scientifique, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus libérateur, est sœur de l'entreprise littéraire. La science cherche la vérité sur l'homme ; elle déteste le mensonge de l'homme à soi-même. Et c'est aussi le cas de la littérature, même si les moyens et les langages de l'une et de l'autre sont évidemment différents. Permettez donc à un écrivain de prendre ici la défense de la science, en butte aux attaques des parasciences. Tout cela, simplement, pour tenter de réhabiliter, ou de reformuler, une définition de l'homme qui ne soit pas mutilante, et qui soit placée sous le signe de l'esprit.

L'homme, disait Aristote, est cet animal qui possède le logos. La foi dans les parasciences me paraît particulièrement exemplaire de l'oubli où semble tomber cette définition toute simple. Cette foi procède, par excellence, d'une confusion d'esprit, d'une confusion sur le logos. Elle met à mal, ô combien, notre idée d'autonomie morale et mentale. Pour toutes ces raisons, elle me paraît particulièrement exemplaire, et mérite qu'on s'y attaque.

Je pourrais encore ajouter que ce thème des parasciences m'est particulièrement cher pour une raison plus personnelle : à la suite de la parution de mon essai *Contre le nouvel obscurantisme*, j'eus en effet l'honneur de subir les attaques de la célèbre astrologue Elisabeth Tessier, qui se fendit d'une lettre de lectrice au *Journal de Genève*, pour expliquer à quel point je n'avais rien compris à la dignité de sa discipline et de son sacerdoce. À vrai dire, cette lettre s'en prenait moins à mon livre qu'à l'article que Jean Starobinski venait de lui consacrer. L'honneur, pour moi, était donc double, puisque j'étais associé à un homme qui ne passe pas pour être un obtus adversaire de la connaissance authentique. Mais voilà, selon cette dame, l'astrologie était une connaissance authentique, une science très exacte, quoi qu'en pussent dire les scientifiques rassis et les écrivains bornés, et la simple justice réclamait qu'on ouvre désormais, dans toutes les universités du monde, des chaires d'enseignement de cette noble discipline. La simple justice, et, disait-elle, l'ouverture d'esprit.

\*

Nous y voilà, et c'est par là que je commencerai ma réflexion. Les parasciences réclament voix au chapitre de la science au nom de la tolérance et de l'ouverture d'esprit. Si la science nous rejette de son sein, affirment en effet les astrologues, psychokinètes et autres géobiologistes, c'est qu'elle n'est pas assez ouverte.

Et, ajoutent-ils non sans ruse, si elle n'est pas assez ouverte, si elle se ferme à la nouveauté que nous représentons, c'est qu'elle est infidèle à son propre idéal ; bref, la science nous rejette parce qu'elle n'est pas assez scientifique. En effet, la vraie science ne se signale-t-elle pas par son accueil à la nouveauté, et son absence de préjugés ? La vraie science a-t-elle jamais rien

fait d'autre que de s'ouvrir à de nouvelles découvertes, de se mettre elle-même en question ? Si des savants audacieux, voire iconoclastes, n'étaient venus douter des certitudes acquises, détruire les édifices qu'on croyait inébranlables, la physique, la biologie ou l'astronomie n'auraient jamais progressé.

Or, ajoutent nos bons apôtres, les audacieux et les iconoclastes d'aujourd'hui, c'est nous. Pourquoi ne pas vous ouvrir à nos découvertes ? Et pourquoi, dans quelques années ou quelques siècles, ne seriez-vous pas amené à constater « scientifiquement » la réalité des forces occultes ? Pourquoi ne pas admettre que des énergies encore inconnues, des rayons encore insaisissables, des correspondances encore mystérieuses ordonnent bel et bien la réalité ? Croyez-vous qu'Einstein aurait découvert la relativité s'il avait été rassis comme vous, fermé comme vous ? Aujourd'hui, répétons-le, la nouveauté c'est nous. Nous les géobiologistes, radiesthésistes et autres amis des extraterrestres ! Nous qui vous annonçons l'existence, dans notre monde, de forces étranges, encore inconnues. Ne fermez pas les yeux et les oreilles à nos messages de l'au-delà, cessez de vous figer dans votre dogmatisme poussiéreux !

Cette mise en demeure est intéressante. Car à première vue, les parascientifiques n'ont pas tort de rappeler les scientifiques à leur devoir d'ouverture, et de souligner qu'il fallut de l'audace pour faire triompher de nouvelles théories. Ils n'ont pas tort non plus quand ils emboîtent le pas aux sociologues et aux historiens des sciences pour souligner la part d'irrationnel qui accompagna la constitution des théories scientifiques les plus objectives. Mais c'est ici que se loge le malentendu qu'il faut lever, ou plutôt l'hypocrisie qu'il faut dénoncer.

S'il est absolument indéniable qu'il fallut de l'audace, voire de l'iconoclasme pour faire évoluer la science, cela ne veut pas dire que n'importe quelle audace et n'importe quel iconoclasme sont dignes, ipso facto, que la science leur prête attention. Les

parascientifiques sont des spécialistes du paralogisme. En l'occurrence, leur sophisme consiste à dire : « Les faits reconnus aujourd'hui par les sciences furent des faits d'abord méconnus. Or les faits que nous invoquons sont aujourd'hui méconnus. Donc les faits que nous invoquons sont dignes d'être un jour reconnus par les sciences ». Ce qui revient à peu près à dire : « Socrate, ce grand penseur, fut persécuté. Or nous sommes persécutés. Donc nous serons Socrate ».

Il est exact que des faits contraires à telle théorie scientifique ont pu, après un temps d'exclusion, ou plutôt de probation, trouver place dans la science. Mais il ne suffit pas de contredire les théories admises pour être digne de modifier l'édifice des connaissances humaines. Encore y faut-il un minimum de cohérence. Pour la véritable science, l'ouverture à l'inconnu n'a rien à voir avec la complaisance à l'arbitraire.

Cette notion d'arbitraire est essentielle pour notre propos. Lorsque des phénomènes apparemment inexplicables, échappant à toute loi, se présentent à elle, la science n'a de cesse d'en trouver les tenants et aboutissants, d'en découvrir la logique. Elle ne fait pas droit à l'arbitraire comme tel. Car elle se définit justement, au travers de toutes les révolutions qu'on voudra, et malgré tous les irrationalismes qu'on voudra, par son refus de l'arbitraire, c'est-à-dire par l'idée (la seule idée authentiquement libératrice en ces matières), que le monde est essentiellement intelligible. Pétition de principe ? Non, décision humaine. Aller le plus loin possible dans l'intelligible, afin de mieux comprendre, de mieux maîtriser, de mieux prendre le monde sous notre responsabilité. En ce sens, le refus de l'arbitraire, dans la science, possède une signification éminemment morale. Les parasciences, elles, vivent au contraire d'adorer l'arbitraire comme tel, et ne rêvent que de promouvoir l'inintelligibilité du monde. Leur revendication de scientificité est donc strictement contradictoire.

La géobiologie ou la psychokinèse, ou encore la numérologie, ne peuvent pas être la science du futur : elles sont cela même qui contredit la science, l'antiscience par excellence. Et si leurs prétentions se révélaient fondées, si donc l'arbitraire était la vérité indépassable du monde, nous n'aurions pas ajouté une pierre nouvelle à l'édifice de la science, nous en aurions détruit, plus encore que les lois fondamentales, la loi de toutes ses lois : précisément la visée d'intelligibilité qui les caractérise. Si les « réseaux de Hartmann », chers aux géobiologistes, correspondaient à la réalité, s'il se révélait soudain que M. Uri Geller n'était pas un imposteur, il ne faudrait pas seulement réviser nos manuels de physique élémentaire. Il faudrait avouer que les lois physiques, dont on a cru qu'elles tissaient la trame matérielle du monde et nous permettent peu à peu de nous y mouvoir sans terreur, s'ouvrent béantes, çà et là, sur l'arbitraire, sur l'irréductiblement imprévisible, sur le radicalement incontrôlable. Or le radicalement incontrôlable, c'est le royaume des parasciences. Vous aurez remarqué que les fantômes et les corps subtils, contrairement aux éclipses et aux comètes, n'apparaissent jamais à heure fixe. De même les transmissions de pensée sont toujours aléatoires, les mouvements mystérieux d'objets toujours erratiques, et les morts qui nous parlent, pour un rien se vexent et retournent au silence. Il est dans l'essence des phénomènes paranormaux d'être capricieux. Il est dans leur loi de se soustraire aux lois.

Si la science rejette la géobiologie ou la psychokinèse, ce n'est donc pas à cause de je ne sais quel dogmatisme incapable de pressentir les splendeurs que nous promet l'ère du Verseau. C'est tout simplement parce que l'idée même que ces prétendues sciences se font des lois scientifiques, avec leur volonté contradictoire de légiférer sur le miracle, l'imprévisible et l'exception, exclut toute visée intelligible. L'idée que les parasciences se font des lois scientifiques correspond assez

exactement à leur fantasme des extraterrestres : les lois sont pour elles des êtres aux formes étranges, venus d'ailleurs, qui se posent dans le champ bien labouré de nos connaissances, et dont nous ne savons que faire, sinon nous extasier sur le mystère muet qu'ils véhiculent.

Pourquoi la science, quant à elle, recherche-t-elle des lois ? Encore une fois, parce qu'elle recherche une connaissance du monde qui nous arrache à cette stupeur stérile. Une connaissance qui soit universellement, humainement partageable. Une vérité qui ne s'établisse pas malgré l'intelligence, mais avec elle. Une interprétation du monde qui, soumise à autrui, à n'importe quel autrui, puisse être discutée ou controversée ; une interprétation toujours provisoire, sans nul doute, mais sur laquelle on puisse s'entendre sans contrainte ni mensonge, en la démêlant progressivement de nos désirs, de nos peurs, de nos fantasmes ou de nos préjugés. Bref, la science, c'est-à-dire la connaissance, recherche un modèle d'intelligibilité du monde qui puisse faire l'objet d'un accord universel et libre, de la part de tout être pensant, et qui présuppose l'égalité des hommes devant l'intelligence.

Les parascientifiques, qui se plaignent constamment du scepticisme ou du mauvais esprit de leurs adversaires, méconnaissent que dans le monde de la science, les sceptiques n'existent pas, parce que tout le monde est toujours sceptique, au sens premier du terme : Tout le monde, toujours, examine la réalité. Et ne sera donné pour convaincant et pour acquis qu'un fait qui précisément résiste à tous les examens, résiste à l'épreuve du réel, ainsi qu'aux objections de tous les mauvais esprits du monde. Vous êtes sceptique devant la loi de la gravitation ? À la bonne heure : testez-la tant que vous voudrez, votre scepticisme n'empêchera pas cette loi d'être vérifiée par vous, à tout coup. Et si jamais elle ne l'est pas, si le périhélie de Mercure dévie par rapport aux prévisions, peut-être faudra-t-il,



à l'aide d'une théorie nouvelle, affiner la première. Mais en la complétant, en la corrigeant, et non pas en la rejetant comme une croyance erronée. Pour tout dire en un mot, il ne s'agit jamais de croire en la gravitation, ni en quelque loi scientifique que ce soit, il s'agit toujours de les savoir, donc de les vérifier. La science n'est justement pas la croyance, quand bien même des croyances et des facteurs subjectifs de toute sorte, on l'a dit et on le répète, ont pu jouer leur rôle dans l'approche et l'acquisition des vérités scientifiques.

\*

Mais c'est ici que nous touchons le point fondamental à mes yeux. On a vu que les parasciences ne cessent de réclamer une légitimité scientifique. Parallèlement à leur mépris pour ce qu'elles appellent la « science officielle », elles élèvent constamment cette revendication de scientificité. Et aujourd'hui, d'une manière plus intense et plus décidée que jamais. Pourquoi cela ? Pourquoi ne se contentent-elles pas de dire simplement : voilà ce que je crois, vous pouvez croire le contraire, cela m'est bien égal, mon univers n'est pas le vôtre, et je me moque de votre science ? Pourquoi ? Parce la vision du monde dont procèdent les parasciences les contraint à chercher des preuves matérielles de leur vérité, en dépit du fait que cette vérité est d'un ordre résolument étranger à la science. Ce faisant, elles se trompent elles-mêmes avant de tromper les autres.

En effet, et j'y viens enfin, les parasciences ne sont pas des sciences douteuses, des sciences mensongères ou des sciences « non officielles ». Ce sont d'abord et toujours des croyances. Et si ces croyances en viennent si complaisamment, avec tant d'obstination, à parler le langage de la science, c'est parce qu'elles entretiennent un rapport singulier, à mes yeux pervers, avec le monde de la matière, celui-là même dont la science

cherche à rendre compte. En bref, ce qu'on qualifie de parasciences, ce sont toujours ce que j'appellerai des spiritualités matérialistes.

Ce sont des spiritualités, au sens où elles ont affaire à un univers de questions dont la science ne saurait trancher : l'au-delà, le monde après la mort, les origines de l'univers, l'existence de Dieu ou des dieux, etc ; autant de questions métaphysiques, relevant de la foi ou de la croyance, et dont la science, sauf aux époques heureusement anciennes du positivisme pur et dur, ne prétend pas se mêler.

Mais d'autre part, ce sont des spiritualités matérialistes, au sens où elles prétendent toujours déceler et dénicher dans le monde matériel (celui-là même dont la science peut et doit rendre compte) les traces, les signes et les marques du spirituel. De la radiesthésie à la géobiologie, de la télépathie à la psychokinèse, il s'agit toujours de quêter, dans la matérialité même du monde, des indices du sacré ; il s'agit toujours de mettre le doigt sur des interactions entre l'esprit et la matière, ou plutôt de trouver dans la matière des preuves de l'esprit et des esprits. Ces derniers ne se contentent pas d'une existence éthérée ; non, ils se matérialisent pour faire tourner les tables ou pour frapper aux parois. La psychokinèse, par définition, prétend mettre en évidence une influence de l'esprit sur la matière. Quant aux forces spirituelles de la géobiologie, qui vont être favorables ou défavorables à notre âme, selon l'orientation de notre lit, ce sont en même temps des forces matérielles, qualifiées de magnétiques, et qu'on prétendra mesurer à l'aide d'appareils idoines. Bref, dans tous les cas, le spirituel est conçu sous des espèces matérielles, et réciproquement, dans une glorieuse fusion et une parfaite confusion.

En cette affaire, ce qui donc pousse les parasciences à parler le langage des sciences, et à se chercher une respectabilité scientifique, c'est le caractère profondément matérialiste de leur

spiritualité. C'est leur conception, à mes yeux infantile et naïve, d'un monde spirituel qui, à l'instar des magies les plus anciennes et les plus primitives, ne s'est pas dégagé de sa gangue matérielle, et se cherche des preuves dans la matière. Oui, les parasciences sont des croyances qui se cherchent des preuves, et c'est pourquoi elles touchent à la fois à l'univers religieux et à l'univers scientifique, mais en les pervertissant l'un et l'autre. Elles pervertissent la religion, car dans l'univers religieux, la croyance est évidemment et heureusement soustraite à la preuve. Elles pervertissent la science, car l'univers scientifique, lui, n'a de sens que s'il se soustrait de toutes ses forces et de toute son obstination à toute forme de croyance : répétons que le magnétisme ou les lois de Kepler ne sont pas affaire de foi, mais de démonstration et de certitude. Si nous pouvions croire ou ne pas croire en les lois de Kepler, c'en serait fait de leur universalité.

L'universalité de la foi, qui n'est pas de l'ordre de la preuve, exige qu'on ne puisse y mêler le savoir ; l'universalité du savoir, qui est de l'ordre de la preuve, exige qu'on ne puisse y mêler la foi.

Les parasciences, donc, loin d'être des sciences non encore reconnues, sont, quant à elles, des croyances sectorielles et des connaissances embryonnaires. Des phénomènes d'avant la distinction entre savoir et croire, entre monde matériel et monde spirituel. Leur tentative constante et obstinée de trouver une légitimité scientifique ne prouve en rien leur désir de prendre place dans la communauté du savoir partagé, mais traduit leur espérance puérile de prouver l'existence de leurs dieux. De dieux qui, pour les besoins de la cause, sont devenus forces magnétiques aux manifestations erratiques, et qu'on arraisonne au moyen de pratiques plus ou moins magiques.

\*

Permettez-moi maintenant de vous lire, pour illustrer et préciser mon propos, une nouvelle de l'ATS, parue dans le Journal de Genève et Gazette de Lausanne, en date du 16 au 17 décembre 1995<sup>1</sup> :

\*

Ce bref article mériterait certes de très longs commentaires. Il faudrait d'abord commenter son existence même, sous la forme d'une très sérieuse dépêche d'agence, et dans un journal également réputé sérieux. Nous parlions en commençant de la légitimité donnée aux parasciences dans notre société contemporaine. En voici un exemple éloquent. Mais passons, et réfléchissons seulement sur le contenu des propos prêtés à Mme Ella Maillart.

L'admirable, dans ce texte, est le mélange des genres et des catégories, la fusion et la confusion du spirituel et du matériel, que je dénonçais tout à l'heure, portée à un degré vraiment stupéfiant. D'un côté il n'est question que de sacré et de « désacralisation ». On nous parle d'un « calvaire » (donc un lieu éminent de la spiritualité chrétienne). On évoque la cathédrale de Chartres, et, accessoirement, l'inspiration des

---

<sup>1</sup> « Ella Maillart se mobilise pour sauver le Calvaire de Chandolin.

Un projet communal de WC publics risque de défigurer un site qui est un haut lieu valaisan de recueillement. Les travaux prévus par la commune conduiraient à une désacralisation irrévocable du lieu où l'on vient se recueillir depuis des temps immémoriaux», dénoncent les Amis du Calvaire, un groupe d'habitants de Chandolin, emmené par l'écrivain et photographe Ella Maillart. Ce site surplombant l'église était, jadis, visité par des processions toutes les semaines. Actuellement encore, les fidèles s'y retrouvent le jour de la Fête- Dieu. Le projet de la commune de construire un dépôt flanqué de WC publics, à une centaine de mètres des croix, menace la quiétude des lieux. «Contrairement à ce que l'on a pu lire, il n'y a aucune installation sur le site. Il est donc faux de prétendre que la commune veut améliorer les WC à sec existants...», s'insurge Anne Deriaz qui, aux cotés d'Ella Maillart et d'autres habitants du village, mène l'opposition. Les recourants craignent qu'à terme l'endroit ne devienne une place de fête, avec toutes les dégradations qu'on imagine. Or «nous sommes convaincus qu'il s'agit d'un lieu sacré», écrit Ella Maillart qui cite les conclusions d'un expert en géobiologie: les vibrations de ce site (18 000 degrés sur l'échelle de Bovis) sont aussi élevées que dans d'autres hauts lieux de la chrétienté, tels Lourdes ou Chartres ».

artistes. Mme Maillart s'élève donc contre un multiple sacrilège. Tout cela est hautement spirituel.

Mais voilà qu'avec ce témoignage de haute spiritualité, on nous assure, et dans le même souffle, qu'« un expert en géobiologie a examiné le site et conclu que les vibrations y étaient aussi élevées qu'à la cathédrale de Chartres ». Un expert ! Nous sommes cette fois dans le registre le plus savant, et, comme dirait Gombrowicz, le plus scientifiquement scientifique. Retenons bien cela : les lieux de la plus haute spiritualité, c'est donc un expert qui peut les déterminer à coup sûr. Eh oui, car cette spiritualité se manifeste dans des « vibrations », phénomène éminemment matériel — donc, on doit l'admettre, mesurable. Notons aussi l'admirable procédé qui consiste à donner pour une vérité d'évidence une énormité parfaite, ou du moins une assertion purement fantaisiste : « Les vibrations y étaient aussi élevées qu'à la cathédrale de Chartres ». Sous-entendu : comme chacun sait, la cathédrale de Chartres est un haut lieu de « vibrations » matériello-spirituelles, et le lecteur de la Gazette, ébahi, s'aperçoit qu'il avait l'audace ou l'inculture d'ignorer cette évidence.

Ces « vibrations », apprend-on quelques lignes plus bas, sont « positives ». C'est ici que se noue la relation, implicite et confuse, mais fort réelle, entre matière et esprit. Oyez, nous dit-on, il s'agit de « vibrations », donc d'un phénomène matériel, mesurable et scientifique. Mais voilà : ces vibrations peuvent être « positives » ou « négatives », c'est-à-dire influencer sur notre esprit ou notre âme de diverses manières : nous voilà donc derechef dans le domaine du spirituel. La magie ne procédait pas autrement, en ces âges de fer où l'humanité n'avait pas encore fait la différence entre savoir et croire, et n'avait pas encore pris conscience que prétendre croire sur le mode de la connaissance, et prétendre connaître sur le mode de la croyance, jetait le discrédit à la fois sur le savoir et sur le croire.

Mais revenons à notre dépêche de presse. Après nous avoir certifié, avec l'aide d'un expert, la valeur hautement spirituelle du lieu où la commune de Chandolin souhaite construire son malheureux édicule, on nous confie que « la présence de béton risque de provoquer des dégâts irréparables aux vibrations positives qui font du calvaire un lieu où diverses personnalités artistiques ont puisé leur inspiration ». Voilà qui nous apprend deux choses. D'abord, l'ampleur généreuse du syncrétisme qu'on nous propose : toute spiritualité, de l'inspiration des artistes à la religion chrétienne, n'est en dernière analyse qu'un effet des fameuses « vibrations positives ». Toutes les religions et les inspirations confondues, en somme, ne sont que la manifestation inconsciente et transitoire, le sous-produit historique, dans les cervelles humaines, de ces « vibrations » qui sont la vérité première et dernière du monde. Mais voilà qu'à nouveau nous allons basculer de l'extrême spiritualisme dans l'extrême matérialisme. Dans la phrase même qui nous donne les « vibrations positives » pour le moteur de toute spiritualité passée, présente et à venir, on nous avertit que la présence de béton risque de perturber irrémédiablement le déploiement de leur auguste puissance.

Eh quoi ! Cette force qui régit toute spiritualité humaine, ces « vibrations » qui ont dressé les calvaires de toute la chrétienté, et même la cathédrale de Chartres, qui ont suscité l'inspiration des artistes du monde entier, cette Énergie irrépressible, ce Dieu incarné dans la Terre, ce numen aussi transcendant que mystérieux serait arrêté, abîmé, détruit par une simple et misérable couche de béton ? L'énergie spirituelle la plus éminente, la plus fondatrice, serait à la merci d'une barrière de matière profane ? Dieu serait bloqué par le ciment comme une balle de fusil qu'arrête un simple gilet pare-balles ? L'étrange spiritualité que voilà !

Mais oui ! Mais précisément ! C'est bien de cela qu'il s'agit.

Nous avons bien lu, et la dépêche d'agence ne comporte aucune erreur. J'en puis témoigner pour avoir lu d'autre part tout un « manuel de géobiologie », rédigé par les plus hautes autorités en la « matière » (si j'ose dire). D'un côté les « vibrations » expliquent tout. Elles sont toutes-puissantes, elles ordonnent ou du moins favorisent toutes les spiritualités possibles. Elles sont le moteur même du spirituel. De l'autre, comme elles sont également matérielles, eh bien, il est naturel que d'autres matières, et singulièrement une matière aussi basement profane que le béton, puisse et même doive les arrêter. Ici, une pointe d'écologisme se mêle harmonieusement au géobiologisme : le béton, matière artificielle et froide par excellence, n'est-il pas une sorte d'injure aux forces naturelles et chaleureuses de notre mère la Terre ? Là où le bon vieux bois, et les déjections naturelles de l'homme (car on se rappelle qu'il s'agit tout de même de toilettes) ne sont pas ennemies des vibrations, le béton, lui, s'y montre agressivement sourd.

Quoi qu'il en soit, la pensée qui préside à une telle vision du monde n'a jamais réussi à se dépêtrer de la confusion entre une spiritualité qui, à l'image de l'Idée platonicienne, se manifeste dans le monde sensible, mais comme une peinture sur une toile, sans que la toile ait rien d'admirable ou d'adorable en soi, et une spiritualité manifestée par la matière même, indissociable de cette matière, voire prisonnière de cette matière. Dans le premier cas, une cathédrale ou un calvaire peuvent certes être les lieux symboliques, des lieux forts, des hauts lieux spirituels, mais non point au sens où Dieu s'y manifesterait plus qu'ailleurs. Simplement au sens où l'homme choisit de l'y percevoir avec plus de recueillement ou d'intensité. Dans le second cas, la matière (tel lieu précis, soumis à telles vibrations, indépendamment de tout choix humain) est le passage obligé, ou plutôt le moteur nécessaire, d'une spiritualité qui, à leur défaut, sera tout simplement absente ou détruite. Dans le

premier cas, on est dans la religion, dans le second, l'on verse dans la magie.

\*

Si je reviens maintenant à la question générale des parasciences, il est clair qu'au contraire de la religion, qui ne cherche jamais à se prouver elle-même scientifiquement (et qui n'en a pas besoin, puisqu'elle a rompu ses liens de dépendance avec la matière), la magie, elle, éprouvera toujours ce besoin. La magie est la tentative d'agir sur les forces matérielles de ce monde, parce qu'elle est d'abord persuadée que le spirituel, dans ce monde, est assujetti aux forces matérielles. C'est donc la magie, et la magie seule, qui, en tant que spiritualité matérialiste, se cherche des preuves et des légitimations scientifiques. Dans son univers biscornu, les forces qui influencent nos âmes sont des forces que vont mesurer les compteurs de Geiger ; et réciproquement ces énergies matérielles deviennent des forces morales, bonnes ou mauvaises, qu'on va tenter de se concilier comme le faisait la théurgie antique.

Le problème des parasciences, à mes yeux, n'est donc pas un problème pour la science, ni même un problème qui se pose aux marges de la science. C'est un problème de spiritualité dévoyée, qui parle le langage de la science, ou plutôt de la technique, comme les magies l'ont toujours fait, dans les vocabulaires propres à chaque époque. Les parasciences sont des « croires » qui se veulent des « savoirs », parce qu'elles sont la manifestation actuelle d'un rêve éternel de magie, c'est-à-dire d'une action possible, au travers de la matière, sur le monde spirituel.

Je le disais en commençant, les parasciences ne cessent de reprocher à la science son scepticisme, qui serait le fruit sec



d'un positivisme désuet. Elles l'accusent aussi de manquer d'humanité. La science ne tiendrait pas compte des aspirations de l'homme à des vérités qui fassent rêver, à des mondes enchantés. La science désenchanté le monde. Mais, s'écrient les parascientifiques, qui dit que son univers désenchanté soit la vérité ? Qui dit que les extraterrestres n'ont pas atterri à Roswell, que nous ne pouvons pas lire l'avenir dans les étoiles, que nous ne pouvons pas nous ménager un sommeil heureux si nous orientons notre lit dans la direction des ondes magnétiques favorables, et que nous ne pourrions jamais tordre des cuillères en les regardant d'un œil farouche ? Qui dit que la part du rêve n'est pas aussi la part de la réalité ? Qui dit que les miracles ne peuvent pas être scientifiques ? Et que la science ne peut pas être miraculeuse ?

À cela, il faut répondre que la science ne peut ni ne veut être miraculeuse, parce que le miracle, tel du moins que le conçoivent les parasciences, n'est pas ce qui nous sauvera ni ce qui nous aidera. Les tenants de ces prétendues disciplines, en récusant l'universalité de la science au nom de croyances en des forces essentiellement versatiles et prisonnières des aléas de la matière, ne nous préparent pas le réenchancement du monde, mais bien la réaliénation du monde, dont ils sont à la fois les victimes et les agents. Ces forces qu'ils mettent tant d'énergie à prouver, ces forces qui tordent les cuillères ou permettent de deviner à distance des cartes à jouer, quel sens peuvent-elles avoir dans notre monde ? Elles m'inspirent la formule qu'Henri Michaux appliquait à la drogue : quels « misérables miracles » ! Quelles dérisoires merveilles, quand il s'agirait d'aider l'humanité à sortir du malheur, à se trouver une liberté ! Ces fameuses « forces », qui peuvent éventuellement tuer leurs adeptes, comme au Temple solaire, ne sont jamais capables, en revanche, de sauver une seule vie, de nourrir une seule bouche, de rendre responsable de lui-même un seul individu, de fournir

de sens une seule existence. Tout au plus nous permettent-elles de nous défaire de la question du sens, et de fuir nos responsabilités devant la vie.

Or ce que tentent de leur côté la science et la religion (et sans doute aussi la littérature, j'y viendrai dans ma conclusion), c'est précisément ce travail du sens. On peut dire que la science a contribué à l'épuration des religions en permettant d'opérer la distinction entre savoir et croire. Et surtout, ce qui d'ailleurs va de pair, en permettant de ne plus s'imaginer que les âmes étaient asservies à des forces matérielles. La science, en désenchantant le monde, a permis cette avancée capitale, qui nous permet de parler de « vibrations », ou plutôt d'ondes, sans y ajouter des adjectifs de caractère moral. Grâce à la science (et à la religion, d'ail leurs), les hommes ont compris que c'était à eux de donner au monde ses qualités morales, et que les « vibrations » du monde n'étaient jamais, au grand jamais, positives ou négatives en soi ; bref, que le bien et le mal, dans le monde, n'étaient pas disséminés dans la matière comme des cadavres fossilisés, et qui soudain remueraient horriblement. Mais que ce bien et ce mal dépendaient de lui et de lui seul. Cette maîtrise des forces de la nature, et la reconnaissance de leur caractère purement matériel, voilà ce qui a placé le monde sous la pleine responsabilité de l'homme, d'une manière qui devrait être définitive.

Les « parasciences » n'existent pas. Il existe, dans notre société, la science, la religion, et des résidus de spiritualités matérialistes, qui parlent le langage de la science parce que c'est aujourd'hui le langage de la connaissance matérielle du monde. Ces spiritualités matérialistes trouvent un regain de vigueur pour des motifs divers, auxquels j'ai fait allusion dans mon préambule. L'un de ces motifs est que la science, du moins dans la conscience commune, est de plus en plus supplantée par ce

qu'on appelle la « technoscience », qui souvent apparaît comme une entreprise plus inquiétante que libératrice ; et que la technique est désormais perçue comme une magie noire et toute-puissante, à laquelle les parasciences voudraient opposer leur magie blanche. Et ne parlons pas du millénarisme lié à l'approche de l'an deux mille, année terrifiante pour tous les numérologues qui sommeillent en nous.

Mais quoi qu'il en soit, ce qu'on imagine bien, c'est que, pour tomber dans la fascination des parasciences, le moindre motif est suffisant, car la responsabilité du monde et de soi-même est toujours difficile et fatigante ; la liberté n'est jamais confortable ; la servitude, et c'est son charme le plus terrifiant, est sécurisante. Si bien que les hommes seront toujours tentés par la servitude volontaire, quand bien même ils savent qu'une autre voie leur est ouverte. Les parasciences ne sont qu'un épisode, une manifestation parmi d'autres, de cette triste passion de l'aliénation.

\*

Je reviens *in fine* à ma question initiale. Pourquoi un écrivain, qui est en principe un homme de la fiction, donc de l'imaginaire, du rêve, et même de la rêverie, s'acharne-t-il à distinguer les sciences des parasciences, et à ferrailer contre ces dernières au nom de la raison ? Même si sa démonstration l'a conduit à mener devant vous quelque chose qui ressemble fort à une analyse de texte, vous pourriez tout de même vous étonner qu'il fasse, de la cause scientifique, sa propre cause. Mais non, vous ne vous étonnez plus, car vous avez bien compris qu'en m'attaquant aux parasciences, astrologie, parapsychologie, numérologie, géobiologie ou psychokinèse, je m'en prends à ce mensonge à soi-même qui offense autant la littérature que la science.

D'abord, il va de soi que s'en prendre aux parasciences, ce n'est nullement, pour un écrivain, scier la branche sur laquelle on le suppose assis, la branche de l'imaginaire et de l'irrationnel. Car ce qui est en question dans les parasciences, ce n'est pas l'irrationnel comme tel, encore moins l'imaginaire ni le rêve. C'est, on l'a vu, la prétention de l'irrationnel le plus arbitraire à parasiter notre esprit en se donnant pour la rationalité la plus exquise. C'est donc un comportement qui peut révolter non seulement les scientifiques mais aussi bien les écrivains. Un écrivain, lorsqu'il invente des mondes imaginaires, ne les donne évidemment jamais pour vrais, et ne se soucie jamais d'en prouver scientifiquement la vérité. Il ne songe qu'à pénétrer plus avant, par le biais d'une fiction qui s'avoue telle, dans le mystère du monde réel, invitant le lecteur à le suivre.

Même lorsque l'écrivain fabrique un monde merveilleux, comme dans les contes ou dans la science-fiction, ce n'est jamais pour que le lecteur fuie le réel et prenne des vessies pour des lanternes. C'est au contraire pour le reconduire au réel, mais enrichi de son voyage dans l'imaginaire, qui est un monde de la liberté mais non de l'arbitraire. La fiction ne raconte pas n'importe quoi, elle respecte la cohérence des sentiments humains, des destins humains, de l'intelligence humaine. Et s'il est vrai que l'univers du romancier est à bien des égards un univers de l'irrationnel, et parfois, pourquoi pas, du fantastique, le romancier ne songe jamais à faire passer pour raison son irraison, pour réelles ses rêveries ou ses conjectures intuitives. Bref, la littérature ne cherche pas à tromper son monde. Quelles que soient les audaces ou les perversités de son jeu, elle joue cartes sur table.

En ce sens, et si étrange que cela puisse d'abord paraître, on peut dire que la littérature, elle aussi, même lorsqu'elle est enchantresse, désenchant le monde. Mais elle le désenchant

seulement au sens où elle le désenvoûte du mensonge. Son merveilleux, toujours, est amour du monde, et non point négation du monde. Et, si j'ose ces termes empruntés par métaphore à la psychanalyse, son principe de plaisir n'est jamais l'ennemi du principe de réalité. De son côté la science véritable n'est en rien l'ennemie du mystère qu'explore la littérature, elle ne désenchante donc le monde que pour accéder à un enchantement d'ordre supérieur, celui de la connaissance consciente de ses limites, et dont la limite suprême est le tremplin suprême, cette connaissance qui ne nous envoûte ni ne nous asservit. Il est bien connu que les plus grands savants sont profondément sensibles au mystère du monde, comme les grands artistes.

Les parasciences, entreprises d'exploitation de la crédulité humaine, dénégations du réel qui se donnent pour la quête d'un réel caché, voilà bien, décidément, le contraire de l'entreprise artistique et de l'entreprise scientifique, qui ne cherchent jamais, dans la beauté, que la vérité. Si donc je n'ai cessé devant vous de confronter les parasciences à la science, c'est qu'à mes yeux la science véritable mène effectivement un combat parallèle à celui de la littérature véritable, même si c'est avec d'autres moyens.

Les parasciences sont des ennemies de la science et de la littérature, parce qu'elles sont des ennemies de la réalité (sans compter qu'elles ne servent, en fait de principe de plaisir, ou plutôt de plaisir sans principes, que l'avidité de ceux qui financièrement en profitent). Les parasciences, si mal nommées, manipulent un irrationnel qui ne cesse de se donner pour la raison. Ce sont elles, les songe-creux, tandis que la littérature, comme la science, sont des songes pleins. Si l'homme, nous disent-elles, est un être qui songe, c'est pour mieux changer le monde.

\*